

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **La Forêt Noire**

**Lallemand, Charles**

**Paris, 1866**

VII

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

son départ était proche; vers la fin de Mai, il allait partir pour Rastadt; selon toutes probabilités, il y resterait deux ans au moins; et il considérait à la fois comme un devoir, comme un besoin et comme une nécessité (en raison de ses secrètes aspirations) de confier son amour et ses espérances de futur bonheur à l'affection éprouvée de son ami Ludwig.

— Dimanche prochain, se disait Johann, je vais faire mes adieux à mon oncle de Dourlach; Ludwig m'a promis de m'accompagner; chemin faisant je lui dirai tout. Je pourrai ensuite partir tranquille.

## VII

Le soir de ce même jour était de ceux que le pasteur et sa fille passaient ordinairement chez le père Hartmann; mais il fut dérogé cette fois à l'habitude, Maria Walder et son père devant passer leur soirée chez la tante Gertrude, afin de terminer dignement le jour consacré à la digne sœur du pasteur.

Ce contre-temps ne rappelait que trop à Ludwig l'aventure de la matinée, et augmentait encore la tristesse dont son cœur était rempli. Cependant il s'en félicita avec une sorte d'amertume, puisque cette circonstance favorisait ses projets. — Dans le courant de la journée, il fit savoir à Johann qu'au lieu de l'attendre chez le père Hartmann comme d'habitude, il irait au contraire trouver Johann chez lui, aussitôt le soir venu. Ludwig ajouta en *post-*





*scriptum* à son message à Johann, qu'il avait « quelque chose de très-sérieux à lui communiquer. »

Grande fut la surprise de Johann à la lecture de ce message. Rien de la vie de son ami ne lui était resté ignoré jusqu'alors, il en était parfaitement sûr. Durant le long hiver qui venait de s'écouler, ils ne s'étaient pas séparés; et Johann, en interrogeant tous ses souvenirs à l'endroit de Ludwig, n'y voyait rien qui pût lui faire deviner ni même pressentir l'objet de cette communication.

Tout en se livrant à ses conjectures, Johann se prit à remarquer que le message énigmatique de son cher Ludwig lui parvenait précisément alors que, lui aussi, Johann, se disposait à lui révéler son amour pour Maria Walder. Cette coïncidence singulière le frappa, et il se demanda bientôt si cette curieuse simultanéité d'intentions ne serait pas aussi le présage d'une même nature de confidences... Cette idée le combla de joie tout d'abord : il se plut à y voir une nouvelle preuve de cette constante mutualité d'impressions et de sentiments qui avait sans cesse contribué à resserrer leur amitié depuis l'enfance.

Pénétré autant que ravi de sa supposition, dont la justesse ne lui paraissait pas douteuse, il rechercha gaiement, en évoquant successivement l'image des plus gracieuses jeunes filles de Murgheim, quel pouvait être le charmant objet des pensées du tendre Ludwig. — Il chercha pendant quelque temps, arrêtant son esprit çà et là, recueillant les moindres indices, examinant les plus futiles détails, rappelant jusqu'aux plus vagues souvenirs, les rapprochant les uns les autres, et les comparant minutieusement. Mais aucune conclusion raisonnable ne se présentait.

Après une pause, Johann recommença ses investigations mentales avec un redoublement de soin, et en s'aidant, cette fois, de tout ce qui, dans les goûts, les habitudes et les relations de Ludwig, était capable d'éclairer ses recherches.

Il en était arrivé à compter, un à un, les amis, à divers degrés, de la maison Hartmann, lorsqu'il fut tout-à-coup saisi d'une indicible émotion en pensant au pasteur Walder et sa fille... à Maria, qu'il avait naïvement oubliée; car il n'avait pu entrevoir jusque-là la possibilité d'une rencontre aussi fatale.

Cependant cette présomption douloureuse changea brusquement le cours des méditations de Johann. Aux prises avec cette idée qui lui brisait le cœur, il se rappela mille circonstances qui semblaient ne plus lui permettre le moindre doute : la vieille liaison du pasteur Walder avec la famille Hartmann; leurs habitudes d'intimité; les longues soirées consacrées par Ludwig et Maria à la culture de la musique, qui sans doute avait déjà, à leur insu, bien souvent rapproché leurs âmes dans une pure et divine communion.....

Le cœur du pauvre Johann était à la torture. S'il ne se trompait pas, non-seulement ses rêves de bonheur s'évanouissaient pour jamais, mais encore le cœur de Ludwig était désormais fermé aux épanchements de ses chagrins; car son ami, son fidèle ami Ludwig, était dès lors le dernier à qui il put les confier.

Une seule et bien faible espérance restait à Johann : peut-être se trompait-il, malgré les nombreuses preuves qui confirmaient ses suppositions? Dans quelques heures, il allait enfin connaître la vérité; dans quelques heures, Ludwig, sans se douter le moins du monde que sa confiance aurait le caractère d'un arrêt définitif, Ludwig allait lui dire si son cœur pouvait encore aspirer au bonheur, ou s'il devait emporter dans la tombe le secret de son amour et de ses espérances brisées. On se figurera aisément l'anxieuse impatience de Johann jusqu'à l'heure de la visite de Ludwig.

Néanmoins, il réfléchit longuement sur ce qu'il aurait à faire dans l'un ou l'autre cas, mais surtout dans l'hypothèse d'une confiance conforme à ses présomptions. Puis, sa résolution étant prise, et fermement prise, il n'eut plus qu'à attendre... et il attendit.